

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 52

Artikel: Le fer à gaufres
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ceux de *La Belle-Hélène*, parfaitement réussis. Les rues et les places étaient encombrées d'avance par la foule avide d'entendre les hymnes chantés par la *Société chorale* de notre ville ; et, malgré le froid, toutes les fenêtres occupées témoignaient d'un véritable intérêt pour cette fête si chère à notre orgueil national.

Les gamins déguisés ne faisaient pas non plus défaut sur tous les points de la ville. On voyait aussi un grand nombre de jeunes gens habillés en femmes, lesquels prenaient plaisir à traîner dans la boue leurs longues robes à queue pour ne s'occuper que de leurs ombrelles, fort utiles entre huit et dix heures du soir.

Si quelques soupers ont dû avoir lieu pendant le défilé de la mascarade, il est à craindre qu'ils n'aient pas été servis à point. Y.

Le fer à gaufres ¹.

Qui sait, aujourd'hui, ce que c'est qu'un fer à gaufres, cet ustensile autrefois indispensable et qu'on trouvait dans toutes les maisons un peu aisées ? Fait-on encore des gaufres ? Certains l'affirment, d'autres le nient. On prétend que les pâtisseries, fils du progrès, ont remplacé avantageusement, par des inventions subtiles, les produits d'un art primitif et rudimentaire. La question est insoluble, à moins d'en nantir le bureau fédéral de statistique qui pourrait en faire le sujet d'une notice fort intéressante. Les potagers, ou les fourneaux, qui réduisent la cuisine aux proportions d'une échoppe de rôtisseur de châtaignes, ont tué le fer à gaufres et anéanti une des plus joyeuses et des plus regrettables opérations de la cuisine antique.

C'était une fête chez ma grand-mère, lorsque les manches retroussées jusqu'au coude, elle préparait, dans une grande écuelle de terre rouge, la farine, la crème, les œufs, suivant une recette vénérable dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Je la vois encore, la tête couverte de son mouchoir blanc, qu'un rayon de soleil faisait resplendir comme une auréole, s'approcher avec mystère d'un certain bahut, en soulever le couvercle et en tirer avec précaution le grand fer, aux armes de la famille. C'était une relique qui avait son histoire, sa légende, sa poésie incontestable et incontestée. Jamais fer n'avait revêtu une forme plus exquise, ni possédé des qualités aussi solides. Non-seulement il était un modèle de proportions et d'ajustement, mais la lime et le burin avaient épuisé leurs ressources sur toute l'étendue de sa personne. Le fiancé d'une aïeule, depuis longtemps trépassée, avait employé six mois de sa vie à parachever ce chef-d'œuvre, et il le mit à ses pieds le jour où elle consentit à signer les bans. Comment dépeindre les cannelures, les arabesques, les fleurs, les animaux qui animaient le métal ! Loin d'obtenir ces bas-reliefs par la fonte, l'artiste s'était donné la tâche de les ciseler en plein fer, et tout cela était enlevé avec une franchise, une largeur, une grâce, qu'on n'aurait pas soupçonnée chez un simple forgeron de village. — Encore une preuve de l'influence de l'amour sur les progrès des arts. — Selon la mode du temps, outre les armes de la famille, on y voyait une devise pieuse gravée en beaux caractères romains : « DIEU TE VOIT. » — Voulait-il mettre sa future en garde contre les tentations, ou lui rappeler une vérité trop souvent oubliée ? La légende gardait le silence sur ce point délicat.

Groupés en rond autour d'un feu de bois sec, comme on n'en allume plus guère aujourd'hui, d'un feu qui brillait, semblable au soleil, dans la vaste cuisine, nous autres enfants assistions au grand œuvre, le cœur rempli de douces

espérances, les yeux pétillants de convoitises. Chaque acte de l'opération avait un écho dans notre âme, surtout le moment solennel où le fer, ouvrant ses mâchoires fumantes, livrait au couteau de la grand-mère une gaufre dorée, parfumée, appétissante, qui nous faisait venir l'eau à la bouche et mettait en jeu nos mandibules et nos dents. Ce que voyant, la bonne vieille, ne consultant que son amour pour nous, s'empressait de partager l'objet de nos désirs, sans songer que sa corbeille restait vide, et que la fable du tonneau des Danaïdes devenait une réalité sur le sol neuchâtelois.

Quel temps ! c'était l'âge d'or et cette cuisine était un monde enchanté ! Chaque meuble, chaque ustensile rappelait un souvenir consacré par une histoire qui, dans la bouche de la grand-mère, devenait un drame ou une épopée. — Un jour un lièvre, poursuivi par les chiens, avait franchi la porte et s'était jeté dans le cendrier, dont elle avait vite fermé l'ouverture. « Je l'ai tiré,.... par les oreilles, » disait-elle en riant, les fusils font trop de tapage. — Une autre fois, ses fils avaient amené un beau chevreuil vivant, qu'ils venaient de prendre dans la Reuse, et qui tremblait de tous ses membres en voyant tant de gens autour de lui. — Sur la table on avait dépecé ce fameux sanglier tué par le grand-père après de longues nuits d'affût. — Ce trou dans la paroi était la trace d'un coup de fusil, parti par accident un jour que ses fils préparaient en hâte leurs armes pour se mettre à la poursuite d'un ours qu'ils avaient vu dans la montagne. — C'était dans ce coin qu'elle sortait le miel des rapotes dont nous léchions la paille avec ardeur. — Et le four, le grand four ardent, où, dans la saison, elle cuisait par vingtaines des gâteaux aux cerises, aux pruneaux juteux, sucrés, délicats, des salées grandes comme la pleine lune, que nous engloutissions au fur et à mesure de la fabrication....

A peine hors du four, ils n'étaient déjà plus !

Aucun incident important de l'histoire de la famille n'avait trouvé le fer à gaufres inactif. Comme la *Cloche* de Schiller, il avait marqué les bons et les mauvais jours. On l'avait mis en réquisition à tous les baptêmes, à toutes les noces, et aussi aux enterrements. Un soir d'hiver, on avait rapporté mon grand-père de la forêt voisine, où la chute d'un sapin l'avait tué raide. C'est en pleurant que la grand-mère avait rempli des corbeilles de gaufres destinées à être offertes aux parents accourus pour les funérailles qui la laissaient veuve avec sept enfants en bas âge. — Plus tard, lorsque deux de ses fils étaient partis pour l'armée, elle avait préparé des gaufres pour les régaler une dernière fois et, les yeux pleins de larmes, elle en avait bourré leur sac de soldat. « Rappelez-vous que Dieu vous voit et vous garde, » leur dit-elle en les quittant, « priez-le chaque jour en pensant à moi. » — Hélas ! elle ne revit plus ces vigoureux garçons dont elle était si fière ; comme tant d'autres, ils tombèrent sur les champs de bataille et furent jetés dans la fosse commune.

A la mort de la grand-mère, la possession de ce fer, convoité par tous, alluma de véhémentes passions dans la famille ; la guerre civile fut sur le point d'éclater ; peu à peu on se fit des concessions réciproques, comme dans l'affaire du Luxembourg ; enfin on signa la paix et le fer fut tiré au sort. C'est ainsi qu'il fit son entrée dans notre maison. Il n'y demeura pas longtemps, car il nous fut volé en compagnie d'un vieux bas qui tenait lieu de la caisse d'épargne actuelle. On y cachait les modestes économies obtenues à force de prévoyance et de sagesse : il contenait soixante louis en monnaies de toute sorte. Ce fut une catastrophe ; la chose fit grand bruit, mais les recherches de la justice restèrent inutiles ; l'argent et le fer ne se retrouvèrent pas. En vain on nous conseilla d'avoir recours à la somnambule, ou de faire tirer des cartes par une vieille sorcière douée de seconde vue ; mes parents tinrent ferme. Il leur répugnait d'employer des moyens occultes à l'égard d'un objet sur lequel le nom de Dieu était gravé. Vingt ans s'écoulèrent sans apporter aucun indice, mais dans la famille le fer n'était pas oublié ; la tradition restait intacte. Enfin, un événement imprévu nous fit connaître l'auteur du larcin.

Il y avait dans le voisinage un vieux garçon, nommé Grifon, qui vivait seul dans une méchante mesure, où il travaillait de son métier de cordonnier. C'était un être envieux, ja-

¹ Cette charmante nouvelle est empruntée à l'*Almanach agricole*, publié par la Société neuchâteloise d'agriculture, almanach qui se recommande par l'excellent choix de ses articles et ses jolies lithographies. Les agriculteurs, tout particulièrement, y trouveront de nombreux et utiles renseignements.

loux, avide, venimeux, maugréant contre les riches et tous ceux qui possédaient quelque chose, lui qui ne soupirait qu'après le moment où il pourrait posséder. Il ne disait pas : « le capital est l'ennemi du travail, » ces formules étaient encore inconnues, il avait des façons moins savantes pour exprimer ses pensées. Travailleur acharné, dur à la fatigue, n'accordant à son corps que le strict nécessaire, côtoyant les limites de l'honnêteté non par conscience, mais pour conserver ses pratiques; il voulait s'enrichir. Sa figure hargneuse et son attitude maussade prouvaient la vanité de ce sophisme que « le travail seul constitue la meilleure des morales, la meilleure des religions. » On ne pouvait pas dire de lui : « qui travaille prie, » car il ne cessait de sacrer contre le sort qui lui avait fait une telle vie, et qui lui avait départi si peu de ce que tant d'autres avaient de trop. « Coquin de sort! poison de sort! bourreau de sort! » étaient ses exclamations favorites. Au moindre accroc qui lui survenait : « pas de chance! pas de chance! » répétait-il tout le long de la journée, accroupi sur sa sellette, tirant bruyamment son fil et mordant de rage les soies du porc qui en garnissent le bout, chaque fois qu'il en mettait la pointe dans sa bouche pour la redresser. Les enfants du village, qui aiment tant à voir travailler les cordonniers, dont ils reçoivent, avec des cris de joie, de la poix noire pour garnir leurs flèches de roseau, ou un morceau de cuir pour leur fronde, ou du ligneul pour réparer leur bibelot, s'éloignaient de cette figure sombre à la barbe rouge et inculte, aux cheveux retombant sur le front, qui ne vous regardait que d'un œil par le coin de la visière de sa casquette plate et grasseuse.

Ses souhaits ardents furent exaucés; il devint tout à coup fort à son aise, agrandi sa demeure sans l'embellir, prit des ouvriers, acheta des terres, et surtout prêta de l'argent aux pauvres diables dans l'embarras, qui en passaient par tout ce qu'il voulait. Alors on vit une chose étrange. Ce féroce ennemi des propriétaires devint le plus coriace, le plus impitoyable des créanciers. Ce qu'il extorquait de ses débiteurs, personne ne peut le croire. Il prenait ses repas chez eux, buvait leur vin, fumait leur tabac, leur faisait cultiver ses champs, rentrer ses récoltes, battre son cuir, fendre et porter son bois, faire ses lessives, filer sa laine et son chanvre, et tricoter ses bas. Jamais baron féodal, ayant tour et tourelles, fossés, herse et mâchicoulis, droit de haute et basse justice, n'avait pareillement tyrannisé ses vassaux. Ce mauvais savi-er en aurait parfois remontré au père d'Eugénie Grandet.

La crainte qu'il inspirait tenait de la fascination et domptait toutes les résistances. Dès qu'un débiteur devenait récalcitrant à son égard, ou se révoltait contre ses prétentions exorbitantes : « bien, bien, » disait-il, en toussottant et en crachant, « paraît qu'on a de quoi rembourser; pour quand donc le remboursement? » Et il tirait de sa poche un affreux portefeuille bourré de papiers, qu'il fouillait comme un épervier fouille le ventre de sa victime pour lui dévorer les entrailles. — La vue de ce portefeuille bien connu et le mot *remboursement*, qu'il prononçait avec une intonation à vous donner la chair de poule, faisaient rentrer sous terre les malheureux ainsi menacés et les livraient corps et âme à sa merci.

C'est ainsi qu'il avait contraint une honnête famille obérée à lui livrer une fille charmante, un jour que la fantaisie lui prit de goûter des douceurs du mariage. Cela donna lieu à la noce la plus étrange qu'on eût vue encore dans le pays. Seuls ses débiteurs en firent les frais, et par leur présence forcée, et par les cadeaux qu'ils se crurent obligés d'apporter. Qu'on se figure ces convives mornes, embarrassés et honteux, et lui, joyeux, provoquant, agrillard, faisant le diable à quatre au milieu de cette réunion de fantômes.

Quant à la pauvre âme, jetée ainsi à ce minotaure, elle en eut pour un an de pleurs, de regrets, de misères; puis elle alla rejoindre, dans un monde meilleur, un petit ange mort en naissant.

Tel est l'homme que la voix publique, plusieurs années après, accusa du vol. On l'avait vu rôder autour de notre maison, dont il connaissait tous les coins, pour y avoir été maintes fois en journée. Mais le larron avait si bien pris ses mesures que les preuves matérielles ne purent être produites;

bon nombre de langues un peu trop promptes durent comparaître devant le tribunal, s'humilier et reconnaître maître Griffon pour un honnête homme incapable de nuire à son prochain.

Cet épisode ne fit que l'aigrir encore davantage. Enveloppé de sa solitude comme un brigand de son manteau, il n'avait d'activité que pour nuire ou se mettre en défense contre ses semblables. La joie de donner, il ne la connaissait pas. Il écorchait les autres, et ce qu'il possédait il le défendait à outrance. Quand ses arbres ployaient sous le poids des fruits, il tendait des trappes dans son verger, creusait des fosses, disposait des fusils, haussait ses murs et les hérissait de tessons de bouteilles. Louis XI, dans son château de Plessis-les-Tours, n'était pas mieux gardé. S'il eût pu pendre haut et court les chenilles, le vent, les étourneaux et les maraudeurs, il l'eût fait avec enthousiasme. Une pêche enlevée à ses espaliers, une pomme abattue, une grappe manquant à l'appel le mettaient dans d'aveugles fureurs. « Canailles d'enfants! bourreau de sort! » hurlait-il dans ses accès de mâle-rage; et il tendait de nouvelles trappes et renouvelait les amorces de ses fusils. Ce n'est pas lui qui aurait laissé l'échelle aux arbres, comme je l'ai vu dans quelques cantons, pour que le voyageur, dévoré par la soif, puisse rafraîchir sa gorge desséchée.

Un soir qu'il s'était hissé sur le mur d'une vigne attenante à la maison, pour ajouter des tessons de bouteilles en un point qui lui paraissait mal défendu, un fragment de verre lui perça le bout du doigt et pénétra profondément sous l'ongle. La douleur fut si vive qu'il tomba de la muraille très élevée, dans une fosse creusée au pied, et se cassa une jambe. Il se tira de là comme il put, et parvint à se traîner à travers le verger jusqu'au seuil de sa porte, où il s'évanouit. Le facteur qui apportait une lettre, le trouva étendu sans mouvement; il le crut mort et courant chercher le médecin, annonça la nouvelle dans le village. On peut juger de l'émotion. Le lac aurait pris feu, le Creux-du-Van se serait écroulé, la Reuse aurait roulé des flots de vin rouge 4834, le saisissement n'aurait pas été plus universel. Chacun quitta sa besogne, afin de voir venir les événements: des groupes de femmes, les bras chargés de marmots criards, stationnaient dans les rues, à la piste des nouvelles. On sut bientôt que le défunt n'était pas mort, mais qu'il n'en valait guère mieux, le tétanos s'était déclaré avec une intensité qui laissait peu d'espoir.

Dès lors, on ne s'abordait plus sans se dire : tu sais, Griffon a le *tintanos*. »

— Est-ce mauvais ça, le *tintanos*?

— Diantre, c'est *plus pire* que tous les autres *mals*, puisque pour le guérir, ils l'empoisonnent avec de l'eau d'*ânon* (du laudanum).

— Alors, il est raclé?

— Tout à fait.

— Comment, lui qui m'avait menacé d'un remboursement conséquent pour Noël?

— Ma foi, c'est à lui à rembourser ses dettes, avec les intérêts encore.

— Allons vite boire une chopine là-dessus; le blanc vaut mieux que l'eau d'*ânon*.

Telle était l'atmosphère funèbre improvisée en l'honneur de Griffon par ses clients.

Vers le soir, on vint avertir mon père que le blessé le demandait pour une communication importante. Il y courut et fut épouvanté en voyant ce corps raide comme une barre de fer, ses mâchoires serrées contrastant avec les yeux exprimant l'effroi et le désespoir. Étendu, sans mouvement sur sa couche, le malheureux assistait, impuissant, au pillage de sa demeure. Ceux qui avaient été rançonnés par lui, apprenant que sa dernière heure était proche, accouraient pour se venger de la manière la plus fructueuse. — Qui dira les œuvres de ténèbres commises durant cette nuit! — Vers le matin, quand la maison fut à peu près vide, on parvint à trouver un gendarme pour en garder le seuil. — Cependant le moribond, les yeux hagards, faisait signe à mon père d'approcher. Après d'énergiques efforts pour parler, il parvint à balbutier : « pas de chance! bourreau de sort! Dieu voit... coffre... grenier... »

— Qu'est-ce qu'il y a dans le coffre?

— Dieu voit!... œil de Dieu!...

— Oui, Dieu nous voit, mais il pardonne nos fautes quand nous les lui confessons d'un cœur humilié.

— Pas ça, pas ça.

Il eut une convulsion qui lui tordit l'épine dorsale en arrière. Dès lors, il ne fit plus entendre que des cris étouffés. Le lendemain il n'existait plus.

Quelques semaines plus tard, on vendit aux enchères ses meubles et ses propriétés. Un vieux coffre, dont on avait trouvé la clef sous l'oreiller du défunt, tenta mon père par le travail curieux des serrures et par les sculptures dont il était orné. Il lui fut adjugé pour quelques francs, y compris les noix dont il était rempli.

Un soir d'octobre, les vendanges finies, on venait d'apporter sur une table une bouteille de moût absinthé, légèrement piquant, qui moussait dans le verre comme du Champagne. Chacun s'exaltait sur l'excellence de cette boisson. « Si nous avions des noix ou des châtaignes » dit quelqu'un, « ce serait fête complète. »

— Des noix, dit mon père, nous en avons; attendez un instant.

Il me fit prendre une lanterne et nous montâmes au grenier où était le bahut. Tout en remplissant sa corbeille, il découvrit parmi les noix un paquet assez volumineux, ayant la forme et le poids d'une carabine. Nous le tirâmes de sa cachette et poussés par la curiosité, nous coupâmes les ficelles et enlevâmes les papiers d'emballage dont il était amplement revêtu. Qu'on juge de notre surprise, lorsque nous reconnûmes le fer à gaufres, superbe encore, malgré la rouille qui l'avait mordu.

A nos cris de joie on accourut, hors d'haleine, s'informer de ce que nous avions découvert.

— Allumez du feu, un feu flambant, cria mon père, en agitant le fer au-dessus de sa tête.

— Pourquoi du feu? dit ma mère.

— Tu ne vois pas ce que je tiens; regarde le grand fer à gaufre de la famille; il était sous les noix dans le bahut.

Chacun s'approcha pour contempler la relique dont on avait tant entendu raconter.

— Tiens, le voleur..., dit une voix.

— C'était ce vieux païen! Ah! le monde avait raison de l'accuser.

— Ne vous pressez pas de juger, ceci n'est pas une preuve.

Un moment après, le foyer resplendissait sous la flamme joyeuse que nous avions allumée. La vieille écuelle rouge fut remplie des ingrédients nécessaires, l'opération traditionnelle allait recommencer avec le concours des grands et des petits. Lorsqu'on ouvrit le fer pour le graisser, un paquet cacheté en tomba; c'était un pli contenant une gaufre sèche toute racornie et deux billets de mille francs. Sur le pli était écrit un seul mot : *restitution*.

— Mon père, appelez-vous cela une preuve?

— Oui, tout est éclairci et d'une manière bien inattendue. Mais comment ce vieil endurci a-t-il pu avoir dans sa vie un accès de repentir?

— Tu vas voir, dit ma mère.

Elle prépara une gaufre, qui sifflait entre les mâchoires ardentes du fer plongé au milieu du feu. La gaufre cuite, elle la déploya devant nous, et nous montrant du doigt une inscription bien visible, elle lut ces trois mots : « DIEU TE VOIT. » Comprenez-vous maintenant? la première fois qu'il voulut se servir du fer, ces mots lui sont apparus comme un avertissement d'en haut. L'œil de Dieu a pénétré une fois jusqu'à son cœur, mais il est resté rebelle. C'est une leçon pour nous tous. Puisse le Seigneur lui avoir pardonné ses fautes!

L. FAVRE.

Cilia dau coucon.

L'étai la faire d'Orba. On certain compagnon, de Mathoud au bin de Treycovagnes, lai étai z'allà et l'avai fé onna bouna patze, cà sein lo mein de doze louis que reimportâvé por onna vatze que l'avai veindu. Et stu compagnon sè peinsa dinse devant

que de parti : Tè faudrai prau atzeta on coucon por ton bouéto. L'atzitè son coucon, tsi Saugroube. N'étai pas onna navetta, l'étai on bâton. Fourré son bâton dein sa veste, et lo vatelé via, ein tzantein, ein lutzeyein, gai qu'on pinson, cà l'avai arrosâ la patze. Mon gaillâ avai dza fé onn'haura de tzemin einveron, cà faut vos dere que lai a atant de Mathoud à Orba que de Faoug à Aveintze; iò quand fu arrevâ vè lo Botzalet — l'è on petit bou qu'a on crouio renom, à cein que dian : lai a la chetta, le nion-ne-l'ou, lè revegnein, lè porta-bouenna et tot lo bataellian, sein compta qu'on lai a z'u tiâ dei dzein — quand if fu dan vè lo Botzalet, vaitse on tzévau qu'arrevé au grand trot et on hommo dèssus; et que fâ mon gaillâ? Je tré son coucon, tè merè stu l'hommo avoué et lai criè : La bourse ou la vie! Iò vatequie l'hommo que chautè bas de tzévau, que chautè lo terreau, et que fot lo camp amont contre Valeyres. — « Reveni dan, reveni dan, l'è po rire; reveni dan, n'è pas de bon, » que lai criè l'autro. Auh vouai! l'hommo felavè qu'on perdu, pè le tzan, pè lè prâ et l'étai dza quart-d'haura via que l'autro lo criavè adi. Iò mon gaillâ s'apècâi que l'hommo a prâi l'affère tot de bon; et ie reinfattè son coucon dein sa catzetta ein sè dèsein dinse : « T'einlèvâi pire, tè vaiquie on biau l'hommo! Que faut-te fère de çà tzévau. » — Que faillâi-te fère? Preind lo tzévau pè la breda et lo raminé à Mathoud, au Bras-d'Or, tzi lô villio Burdet que tégna l'auberdzo. — Dinse et dinse, vaiquie on tzévau que vos faut reduire tant qu'on vignè lo reccliamâ. — Lo villio Burdet preind la lanterna et ie sort dévant l'ottò po vère ci tzévau. — Hè lo diabe tè bourlai se n'è pas noutron Bron! — Et l'étai bin son Bron, qu'on vegnâi de lai robâ; cà ne lai avai pas onn'haura que l'avai abrèvâ et rattatzi à l'étrabllio, que ne cliousâi qu'avoué on pèclliet de bou. Iò lo villio Burdet fut benaiso, vos paudè craire, et sein lo mein de duè bottolliè que paia à stu compagnon que lai avai ramena son Bron.

On bordzâi de Losena et de Palindzo.

D'après la nouvelle tournure que prennent les choses, il paraît que Garibaldi ne sera pas jugé. Le juge d'instruction a été remplacé par des médecins politiques.

« Si la santé du général l'exige, leur avait-on dit, vous pourrez l'inviter à choisir un autre séjour. »

Un des médecins a consulté ses collègues pour savoir quel endroit de l'Italie serait le plus favorable à la santé du prisonnier.

L'un proposa Naples.

L'autre penchait pour le lac de Côme.

— Je crois, dit un troisième, que l'air de Rome lui ferait grand bien.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.